

Mais au moins si j'étois Boulanger à Gonesse,  
 A Linas, Ville-Juif, j'aurois de l'allégresse;  
 Car tous les Boulangers, & ceux de Saint-Denis,  
 Ne sont point malheureux comme on est à Paris:  
 Je m'en rapporte à vous, est-ce avoir de la peine,  
 Que de fournir du pain pour deux fois la semaine?  
 Et puis s'en retourner au galop des chevaux,  
 Pendant qu'on fait bouillir de la soupe aux naviaux:  
 Ils retournent chantant, nargue de l'inconstance,  
 Vont boir à Saint Martin, au Cerf, à la Balance.  
 Le Dimanche vient-il? braves comme Lapins,  
 Laisent-là la farine, & la pâre & les pains;  
 S'en vont tous promener au plus prochain village,  
 Au son des violons, & faisant ad nage:  
 Puis ouant après les Vêpres à la boule, au Palet,  
 Vont boir du plus frais chopine au cabaret:  
 L'un y joue du salé, l'autre de la salade,  
 Et même un lapereau, quelquefois l'accolade:  
 Après on s'en revient chacun à la maison,  
 Se tenant par la main & chantant la chanson.  
 Mais hélas que mon sort est bien plus misérable!  
 Il n'en fera jamais, ni n'en fut de semblable:  
 Faut être malheureux, privé de tous plaisirs,  
 Sans pouvoir contenter son ame & ses desirs.  
 Jugez s'il fut jamais métier dedans le monde,  
 S'il fut jamais emploi sur la terre & sur l'o de,  
 soit parmi les François, soit parmi l'Etranger,  
 Comme d'être à Paris un Garçon Boulanger.

F I N.

L'ETAT

172  
789  
(4)

D E

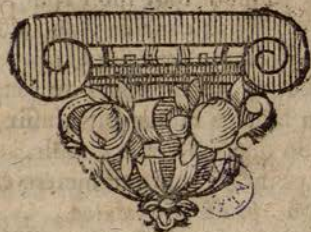
S E R V I T U D E

O U

L A M I S E R E

D E S

D O M E S T I Q U E S.



A T R O Y E S,

Chés PIERRE GARNIER, Imprimeur  
 & Libraire, rue du Temple.

Avec Permission.



2

L'ETAT  
DE SERVITUDE  
O O  
LA MISERE  
DES DOMESTIQUES.

**M**A foi, Nanon dit vrai, je suis un grand benais,  
Je suis un grand faquin de m'être mis Laquais,  
Quand d'un fort malheureux la cruelle inconstance,  
Auroit versé sur moi sa maligne influence,  
Quand le Ciel justement irrité contre moi,  
M'auroit laissé sans bien, sans credit, sans emploi,  
Falloit-il pour cela par un esprit de rage,  
M'empêtrer dans les fers d'un si rude esclavage,  
Et sur ce vil état fondant tout mon apui,  
M'affervir lâchement au caprice d'autrui?  
Moi sur-tout qui jamais, soit par crainte ou foiblesse,  
N'ai pû m'acoutumer à cent tours de souplesse,  
Sans lesquels un laquais ne sauroit réussir,  
Dans la profession que j'ai voulu choisir.  
Non, je ne suis point né pour me mettre en service,  
Je hai la trahison, je deteste le vice;  
Et lors qu'avec l'habit j'endossai tant d'affront,  
D'une bonnête pudeur on vit rougir mon front.  
Mais laissons-là l'honneur dans le siècle où nous sommes,  
C'est un foible motif pour la plûpart des hommes:  
Car siôt qu'un chemin s'ouvre à leurs interêts,  
Quel qu'il soit, à le suivre ils sont toujourns tout prêt,  
Voyons si m'engageant dans cet état servile,  
Et négligeant l'honnête, au moins j'ai pris l'utile.

3

Pour définir d'abord notre condition,  
Je l'appelle un état de malediction,  
De peines & de maux un funeste assemblage,  
Dans lequel, à son dam, un jeune homme s'engage,  
Un laquais en tout lieu passe pour un vaurien,  
Est raillé des méchans, hai des gens de bien,  
Fût-il de bonnes mœurs, & d'honnête famille,  
De galonds bleus ou verds son habit est chargé,  
Sans nul autre examen, par un faux préjugé,  
On le croit entaché de l'humeur libertine,  
Naturelle & commune à la gent laquesine.

Qu'un laquais dégoûté, lassé de son emploi,  
Pour aprendre un métier se retire chez soi,  
A mille sots discours il est toujourns en bute,  
Tout le monde le fuit, le raille & le rebute,  
Mais bien plus qu'une fille ait tant soit peu d'honneur,  
D'un habit de livrée elle aura de l'horreur;  
Et fût-ce le laquais d'un Duc, d'une Marquise,  
Il faudra qu'en bourgeois le galant se déguise,  
S'il veut que sa Cloris propice à ses desirs,  
Le souffre compagnon de ses moindres plaisirs.

Qu'un homme acompagné vous trouve dans la rue,  
Pour ne vous point parler il détourne sa vûe;  
Et s'il fait seul à seul l'homme traitable & doux,  
C'est qu'auprès de MONSIEUR il a besoin de vous;  
Tous ses grands complimens ne sont que fourberies,  
Pour vous rendre muet sur ses friponneries,  
Si vous n'avez pour lors un bon discernement,  
Dans ce panneau grossier vous donnez sottement,  
Attribuant d'abord à votre grand merite,  
Les éloges fardez de cette ame hypocrite.  
Estes-vous en disgrâce adieu son amitié:  
A peine en cet état lui faites-vous pitié;  
Et lors que vous manquez de secours & d'azile,  
Lui bien loin de vous être à quelque chose utile,

A

4

Loin de vous accueillir & vous rendre les bras,  
Il vous tourne le dos, & ne vous connoît pas.  
N'étant que trop instruit de ceci par moi-même,  
J'en ferai le détail avec un soin extrême.

Vous donc qui par caprice ou par nécessité,  
D'un malheureux Laquais briguez la qualité,  
Voyez dans ce tableau la naïve peinture,  
Des maux qu'avec un maître il faut que l'on endure,  
Lorsque pour vous placer vous entrez sur les raïgs,  
Il faut aller trouver vos amis, vos parens,  
Pour que d'un œil benin voyant votre détresse,  
Humanement pour vous leur pitié s'intéresse.  
Ils commencent d'abord par vanter de leur mieux,  
Le mérite & le prix du toin officieux,  
Auquel pour vous servir tout leur esprit s'applique,  
On dirait qu'il s'agit d'un bonheur angelique,  
Et que tout succédant au gré de vos desirs,  
Ils vont vous établir au centre des plaisirs,  
Finir de vos malheurs la rigueur importune  
Pour tout dire en un mot, faire votre fortune.

Le mal est que toujours vous leur parlez trop tard ;  
Nous avons, disent-ils, en main un bon hazard :  
Un jour ou deux plutôt : Retardement sinistre !  
Sans faute on vous auroit pacé chez un Ministre ;  
Vous vous auriez été là comme un poisson dans l'eau.

Pour adoucir l'aigreur d'un si rude fleau,  
Chacun à l'Aspirant promet monts & merveilles ;  
En effet on prodigue & ses soins & ses veilles,  
Et l'on cherche si bien qu'en peut de tems,  
Un maître, une maîtresse & deux ou trois enfans.

Ce n'est pourtant, dit-on, que de la bourgeoisie,  
Mais tant mieux, on en meinc une plus douce vie,  
Pour servir un Bourgeois il faut moins de façons :  
Dieu le sçait, mais pour moi ce sont-là des chansons ;  
Car avec telles gens c'est toujours à refaire.

5

Enfin, ajoûte on, vous ne pouvez mieux faire ;  
Vous aurez-là-dedans mille petits profits,  
Avec Monsieur le Pere, avec Messieurs les fi's ;  
Pour comble de bonheur, on dit que la maîtresse,  
Chose étrange & bien rare ! est p'eine de largesse  
Mais pour Monsieur ; c'est bien le meilleur des humains,  
Il répand sur ses gens les dons à pleines mains,  
On est exempt chez lui de la moindre dépense,  
Linge, bas souliers, tout vient en abondance.

Ah, mon Dieu, dites-vous, que je serois heureux,  
Si je pouvois servir des gens si genereux !  
Il faut voir : mais hélas ! une chose embarasse,  
C'est que vous n'avez pas le bon air & la grace,  
Et fût-ce un malotru sans naissance & sans train,  
Il veut être en Laquais ainsi que P...  
Monsieur demande donc un jeune homme de mise,  
D'une belle apparence, & de taille bien prise,  
Propre en linge, en habits, adroit au dernier point.  
Sage, bien élevé, qui ne s'enivre point.

En voilà bien, Hazard Vos parens vous presentent,  
Et pour vous mieux vanter é frontement ils mentent.  
Ils vous disent bien né, sobre, laborieux,  
Fidele, vigilant, actif, industrieux ;  
Malgré ce bel éloge & Monsieur & Madame,  
Percent avec leurs yeux jusqu'au fonds de votre ame,  
Et lisent dans votre air, s'il n'est point que que trait,  
Qui ternisse l'éclat d'un si rare portrait.  
Là chaque domestique à travers la serrure,  
D'un ris malicieux raille votre figure ;  
Et d'un esprit jaloux s'applique à contrôler,  
Jusqu'au moindre clin d'œil que vous laissez aller.  
Comme s'il s'agissoit d'une importante affaire,  
De nouveau l'on consulte, on parle on délibere ;  
Et pour conclusion d'un si digne examen,  
Mon ami, vous dit-on, venez-vous en demain.

Vous jöüirez ici de plusieurs avantages :  
 Entr'autres vous atrez vingt-cinq écus de gages :  
 Vous serez bien nourri , bien vëtu , bien couché ,  
 Hélas ! qu'un pauvre diable est bientôt alleché ,  
 Par l'apas séducteur d'une telle promesse !  
 Mais comme on est sujet à certain tours d'adresse ,  
 Quand on prend d'un Laquais l'humble condition ,  
 Votre presentateur vous sert de caution .  
 Après l'heureuse fin de ce préliminaire ,  
 Vous sortez ; aussitôt le parent exagere ,  
 L'avantage & l'honneur dont vous serez comblé ,  
 Lors qu'en cette maison vous serez installé .  
 Vous ressentez la nuit une allegresse entiere ;  
 Et dès que le soleil redonne sa lumiere ,  
 Et du jour obscur ci rallume le flambeau ,  
 Vous courez saluer votre maître nouveau :  
 Vous lui faites d'abord une humble reverence ,  
 A laquelle il répond par une remontrance .  
 Ecoutez mon ami , soyez , sage , discret ,  
 Evitez les brelans , fuiez le cabaret .  
 Soyez fidel , exact ; jamais de gourmandise :  
 Sur-tout gardez vos sens de paillardise .  
 J'insiste & je m'arrête à cet avis dernier :  
 Ainsi soit dans la cave , ou bien dans le grenier ;  
 Soit dans le cabinet , ou bien dans l'antichambre ,  
 Gardez-vous de toucher à la fille de chambre ,  
 Envers la cuisiniere ayez grande pudeur :  
 Me le promettez-vous , mon enfant ? Oüi , Monsieur .  
 Ensuite il vous déduit les points de votre office ,  
 De quelle sorte il veut qu'on fasse son service ,  
 x'on diroit à son ton , à son geste , à son air ,  
 Qu'il est issu d'un Prince , ou fils d'un Duc & Pair .  
 Il n'est coin , ni recoin , par lequel il ne passe ,  
 Et de chäque ustencile il vous marque la place .  
 Je sens bouillir , dit-il , la masse de mon sang ,

Quand un fauteuil , un siége est mis hors de son rang .  
 Ainsi gardez par-tout l'ordre & la symetrie ,  
 Pour qu'après vous jamais mon épouse ne crie :  
 Car pour Madame , elle est , j'en jure sur ma foi ,  
 Du bon ordre cent fois plus jalouse que moi .  
 Eh , bon Dieu , quel torrent ! quelle longue harangue !  
 Bon , ce n'est rien encore . Madame dont la langue ,  
 De l'emporter par-tout se fait un point d'honneur ,  
 Vient pour vous sermoner succeder à monsieur ,  
 Elle vous étourdit de mille bagatelles ,  
 Capables de troubler les meilleurs cervelles ,  
 Et passant du precepte à l'aplication ,  
 Elle a soin de vous faire entrer en action ,  
 Vous donnant à frotter trois chambres parquetées ,  
 Qui depuis quinze jours n'ont point été frotées .  
 C'est dans ce dur essai , dans ce tourment nouveau ,  
 Qu'un pauvre laquais sue , & se met tout en eau :  
 S'il se flate pour lors d'une esperance vaine ,  
 De ne frotter ainsi qu'une fois la semaine ,  
 Pour le défabuser , il voit le lendemain ,  
 Madame qui lui fait prendre la brosse en main :  
 Car à la propreté son cœur a trop d'attache ,  
 Pour souffrir au plancher la plus legere tache .  
 Dès qu'elle en croit voir une , elle a soin d'appeller ,  
 Son bien-aimé laquais pour la faire en aller .  
 Lorsqu'enfin chaque chambre est bien propre & bien nete  
 Pour surcroît à vos maux une fiere soubrette ,  
 D'un ton imperieux , d'un air d'autorité ,  
 Vous donne à nettoyer un jupon tout coté .  
 Avalant à longs traits une épaisse poussiere ,  
 Vous le frottez , brossez par devant , par derriere .  
 Cela fait : Bourguignon , décrotez ces fouliers ,  
 Ensuite vous irez frotter les escaliers :  
 Ne manquez pas d'y faire une exacte revüe ,  
 Car l'autre jour Madame y promenant sa vüe .

Et trouvant par hazard une paille, un fétu;  
Le petit Cascaret fut rudement batu.

Pour ne point essuyer ce traitement barbare;  
A de nouveaux efforts votre bras se prépare,  
Vous promenez par-tout le balai plusieurs fois.  
Les escaliers en ordre, il faut scier du bois:  
Et lors que vous jurez de dépit & de rage,  
D'avoir à votre abord sur les bras tant d'ouvrage,  
Madame à commander semble s'encourager.  
Le bois scié, dit-elle, il faudra le ranger:  
Après vous balayez dans la petite salle,  
Je ne crois pas qu'elle ait jamais été si sale.  
Si vous avez le tems, passez au cabinet,  
Frottez-le comme il faut, & le rendez bien net.  
Pour moi, dans ce qu'on fait, j'aime qu'on soit habile;  
Je veux avant midi vous envoyer en ville.  
Songez donc... tel qu'on voit un fleuve impetueux,  
Précipiter le cours de ses flots écumeux:  
De même vous disant & redisant sans cesse,  
Chaque ordre pour sortir dans sa bouche s'empresse.  
Ce qui par dessus tout est dur à supporter,  
C'est que n'omettant rien pour la bien contenter,  
Faisant avec grand soin tout ce qu'elle demande.  
Au lieu de vous louer, elle vous reprimande.  
En tout c'le est d'un goût si fin, si delicat,  
Que pour une vetille elle fait de l'écart.  
Qu'elle voye une ordure, elle crie & tempête,  
Et vous fait un sabat à vous rompre la tête.  
Comme tout valet neuf, actif, laborieux,  
Tâche les premiers jours de servir de son mieux,  
Couvrant votre dépit d'une joye aparente,  
Vous cachez à ses yeux le soin qui vous tourmente,  
Et feignez sous un air plein de soumission,  
De faire avec plaisir chaque commission.  
Trop heureux si passant ainsi la matinée,

Votre peine à ces maux pouvoit être bornée;  
Mais sans aucun repos du matin jusqu'au soir,  
Captivé sous les loix d'un penible devoir,  
Loin qu'à bien travailler vous vous tiriez d'affaire,  
Plus vous vous dépêchez, plus vous trouvez à faire.  
Justement à midi vous mettez le couvert:  
On avertit Monsieur. Quand il est prêt, l'on sert,  
Madame en s'asseyant trouve que les serviettes,  
Ne sont pas proprement mises sur les assiettes.  
Un verre à son avis n'est jamais bien rincé:  
Elle y croit voir un doigt dans la crasse tracé.  
Pendant tout le repas, vous la voyez hargueuse,  
Etaler dans son lustre une humeur dédaigneuse,  
Qui démonte un valet, & le rend palpitant,  
Comme un jeune écolier sous les yeux d'un pédant.  
Alors par accident laissez tomber par terre,  
Quelque plat, quelque assiette, ou bien cassez un verre,  
D'un tour si mal adroit on parle à tout propos,  
Sans jamais là dessus vous laisser en repos.  
Encore pour reparer ce notable dommage,  
Sur vos gages l'on prend le double & davantage;  
C'est dans ce contre-tems qu'il faut en essayer;  
Car Madame après vous ne cessant de crier,  
Met dans ses intérêts la langue de sa fille,  
Et vous fait haranguer par toute la famille.  
N'allez pas repliquer; le meilleur est pour vous,  
De ne répondre rien & de filer bien doux.  
Madame enfin suspend son couroux redoutable,  
Et chaque convié s'étant levé de table,  
Vous qui n'avez pas eü le tems de déjeuner,  
Desservez promptement & volez au dîner.  
Mais pour vous quel chagrin de voir la cuisiniere,  
Qui d'un perfide accord avec la chambriere,  
En quatre coups de dent a presque tout devoré,  
Ce qui pour le dîné vous étoit préparé,

Gardez-vous de montrer la moindre impatience ;  
 Mais faites bon visage avec legere panse ,  
 Autrement vous mettant la cuisiniere à dos ,  
 A peine à vos repas trouverez-vous des os .  
 Chacun connoît assez l'humeur de ces coquines ,  
 Qui du matin au soir mangeant dans leurs cuisines ,  
 Quand elles ont l'estomach bien plein ,  
 Semblent s'imaginer que personne n'a faim .

Après avoir grugé d'une dent prompte & leste ,  
 Ce que , grand merci panse , on a laissé de reste ,  
 Pour vous faciliter votre digestion ,  
 Monsieur vient vous donner de l'occupation .  
 A broyer le café de sa main il vous stile ,  
 Puis il vous fait tracer , courir toute la ville ;  
 Et porter des paquets , autrement des fardeaux ;  
 Qu'à peine un porte-faix chargerait sur son dos .

Si Madame au marché veut aller faire emplette ,  
 Vous êtes le témoin de tout ce qu'elle achete ;  
 Car marchant derriere elle un panier sous le bras ,  
 D'une poissarde à l'autre il faut suivre ses pas .  
 Pour éviter les frais d'un modique salaire ,  
 Souvent d'un tapissier l'ouvrage on vous fait faire ;  
 Même on n'exige pas que cela soit si bien ;  
 Ce qui le plus importe , est qu'il n'en coûte rien .  
 On en voit quelquefois dont la lezgne est telle ,  
 Qu'elles font au laquais écurer la vaisselle ;  
 D'autres dans le logis faisant cuire le pain ,  
 L'obligent à paîtrir la pâte & le levain .  
 Abusant quelquefois de son humeur craintive ,  
 Jusqu'à lui faire aider à couler la lessive .

A quoi bon , direz-vous , faire un détail si bas !  
 Il est vrai , mais enfin qui ne s'agrirait pas ?  
 Qui pourroit retenir & sa bile & sa verve ,  
 En voyant sans égard , sans pitié , sans reserve ,  
 Une femme inhumaine exercer un valet ,

Avec plus de rigueur qu'on n'exerce un mulet ?  
 Car enfin un mulet quand il a fait sa tâche ,  
 Goûte quelque repos & trouve du relâche ,  
 Mais un pauvre Laquais plus malheureux que lui ,  
 Est sans cesse plongé dans un mortel ennui .  
 En tout tems en tout lieu , la peine est son partage ;  
 La crainte les soucis lui servent d'apanage .

Si par malheur sans ordre il s'absente un moment ,  
 Madame à son retour le tance rudement ,  
 Et lui soutient qu'il vient de chez la ravaudeuse ,  
 Donner allègement à sa flamme amoureuse ,  
 On l'appelle tout haut piller de cabaret ,  
 Pendant que lui tout bas la maudit en secret .  
 Outre que du logis elle défend qu'on sorte ,  
 Elle ne permet pas qu'on s'amule à la porte ;  
 Et vous fermant l'entrée à tous jeux innocens ,  
 Il faut passer des jours tristes & languissans ,  
 Tantôt à balayer & frotter une chambre ,  
 Et tantôt à trembler dans un coin d'antichambre .  
 Encore vous seroit-ce un grand soulagement ,  
 Si l'on vous y laissoit dormir paisiblement ,  
 Mais au bout d'un instant , Madame à sa toilette ,  
 Demande , appelle , crie , & sonne une sonnette ,  
 Dont le bruit éfroyant semble vous avertir ,  
 Qu'avec alle bien-tôt il vous faudra sortir .

Qu'elle aille promener , ou qu'elle aille en visite .  
 Il faut que pas à pas vous marchiez à sa suite ,  
 Et portiez sur les bras , ou meniez par la main ,  
 L'un des petits Messieurs pendant tout le chemin .  
 Après bien des façons , Madame toute prête ,  
 Toujours quelque accident vient retarder la fête .  
 Souvent vous n'êtes pas assez propre à son gré ,  
 Elle insiste à vouloir que vous soyez poudré ,  
 Afin que les passans à chaque coin de rue ,  
 Et sur elle & sur vous daignent jeter la vue .

Quelquefois elle craint un déluge nouveau,  
 Et s'informe par tout s'il tombera de l'eau.  
 Enfin se rassurant, crainte mise en arriere,  
 Elle sort, & touë ours se tourne par derriere,  
 Pour voir si vous suivez exactement ses pas.  
 Lors qu'elle se sent lasse, elle vous prend le bras:  
 Dans chaque rue il faut la traîner de la sorte,  
 Jusqu'à ce que de loin apercevant la porte,  
 Elle ait soin de vous faire à grands pas avancer,  
 Pour la trouver ouverte, & se faire annoncer.

Là tandis qu'elle jase & caquette à son aise,  
 Elle vous fait souvent faire une paranthèse.  
 Vous allez au logis, pour savoir si Monsieur,  
 Ne veut point à son tour de vous se faire honneur.  
 Sage précaution! Car plein d'impatience,  
 Monsieur depuis une heure attend votre présence,  
 Dès qu'il vous aperçoit, il sort, vous le suivez;  
 Et lors que vers l'endroit vous êtes arrivés,  
 Par un ressouvenir digne de sa tendresse,  
 Retourne-t-en, dit il, va trouver ta maîtresse.  
 C'est là que vous voyant baloté de tous deux,  
 Vous plaignez, mais trop tôt, votre sort malheureux;  
 Car après vous avoir accablé de fatigue,  
 Madame envers chacun de vos pas est prodigue,  
 Et vous fait dépenser plus d'argent en souliers,  
 Que vous n'en gagnerez pendant six mois entiers.

De retour au logis vous trouvez de l'ouvrage;  
 Et quoique vous soyez sans force & sans courage,  
 Il ne faut pas laisser de faire quatre lits,  
 Mais si bien qu'on n'y voye aucuns creux, aucuns plis.  
 Finissant par celui de la petite fille,  
 Vous vuidez les bassins de toute la famille:  
 S'il vous reste pour lors un moment de loisir,  
 N'esperez pour cela, ni repos ni plaisir:  
 Car vous sacrifiant son tems, son industrie,

Madame vous occupez à la tapisserie.  
 Vous n'avez pas encore votre aiguille à la main,  
 Qu'il faut avec Monsieur aller tirer le vin.  
 Animé de l'esprit d'une lesine extrême,  
 Il ne peut sur ce point se fier qu'à lui-même;  
 Le vin étant tiré, vous dressez le buffet,  
 Vous tâchez d'en chasser jusqu'au moindre duvet;  
 Cela fait, vient enfin le moment delectable,  
 Deposer le couvert & de se mettre à table.  
 Si quelqu'un au logis s'arrête pour souper,  
 Du service il ne faut laisser rien échaper;  
 Car le point principal sur quoi Monsieur se fonde,  
 C'est qu'on dise par tout qu'il reçoit bien son monde.  
 L'on soupe, mais pour vous, vous n'avez pas le tems,  
 De donner seulement quatre ou cinq coups de dents.  
 Dès le premier morceau Madame vous appelle,  
 Pour aller reconduire une Dame chez elle;  
 Après avoir maudit cet incident nouveau,  
 Vous entrez en raison & prenez le flambeau,  
 Esperant tout au moins que d'une grosse aubeine,  
 La Dame daignera vous payer votre peine.  
 Mais par là votre fiel en vain est adouci,  
 Vous recevez pour tout un fade grand-merci.  
 Voilà donc à peu près l'emploi de la journée,  
 Chez les gens que je sers depuis plus d'une année.  
 Encore si je pouvois me reposer la nuit,  
 Je souffrirois ces maux sans murmure & sans bruit,  
 Mais supporter le poids d'une fatigue entiere,  
 N'avoir jamais le tems de fermer la paupiere,  
 Ne pas trouver la nuit quatre heures pour dormir,  
 C'est ce qui sur mon sort me force de gemir.  
 Dans un grenier qui n'a ni porte ni serrure,  
 Où pendant tout l'hiver penetre la froidure,  
 En un mot dans un vil & sale galeas,  
 Est étendu par terre un méchant matelas.

La surchargé d'ennuis, rompu de lassitude,  
 Je m'attends de calmer ma triste inquiétude,  
 Quand je suis tout d'un coup à grand cris éveillé:  
 Je me leve, & m'étant à la hâte habillé,  
 Je descends pour ranger l'antichambre & la sale,  
 Où maints jōeurs piquez d'une fureur brutale,  
 Ourrez de desespoir & de rage obsedez,  
 Ont fait un long débris de cartes & de dez:  
 Quoique je me dépêche & fasse diligence,  
 Je vois que le tems passe & que l'heure s'avance,  
 J'aprete les souliers, & je bats les habits,  
 Et de Monsieur le pere & de Messieurs les fils.  
 Entretenu, gagé pour toute la famille,  
 C'est moi qui prend soin d'eux, c'est moi qui les habille,  
 Encore sont-ils d'un goût si fin & si poli,  
 Qu'ils ne peuvent souffrir ni poudre ni faux pli.  
 Ambitieux d'avoir les dents blanches & nettes,  
 Ils se mirent cent fois comme des femmelettes,  
 Et tâchent d'inserer dans leur ajustement,  
 La grace & le bon air d'un nouvel agrément.  
 Nos maux ainsi déduits par ordre & par chapitres,  
 Qu'on me dise à present si c'est sur de vain titres,  
 Si c'est avec justice ou bien par passion,  
 Que j'ay si bien dépeint notre condition.  
 Je sçai qu'il est encore dans ce triste exercice,  
 Des déboires qu'il faut que tout Laquais subisse.  
 Par exemple porter en hiver le flambeau,  
 A l'Eglise traîner le sac & le carreau,  
 De Madame effuyer la bizarre manie,  
 Et lui porter la queüe avec ceremonie,  
 L'entendre sur un rien avec feu s'emporter,  
 Dans le jour ne pouvoir un moment s'écarter,  
 A la ville vaquer aux affaire du ménage,  
 A la maison des champs faire le jardinage,  
 Conduire la charette & panser les chevaux,

Quand Monsieur fait bâtir, avoir part aux travaux:  
 Lorsqu'on est attaqué de quelque maladie,  
 Aller à l'Hôpital comme un geux qui mandie,  
 Avoir affaire à gens qui sans droit ni raison,  
 Sur votre probité sont toujours en soupçon,  
 Et le jour & la nuit faire mille messages,  
 Quand le pain rencherit être privé de gages,  
 Et sortir dans le tems qu'on y pense le moins,  
 Ce sont là d'un Laquais les peines & les soins.

Vous qui daignez jeter l'œil sur cette peinture,  
 Voyez si c'est à droit ou bien par imposture,  
 Que de mauvais esprits donnent tous momens,  
 Aux gens de notre état le nom de faineans.  
 Quant à moi qui partage avec eux leur misere,  
 Je soutiens qu'il n'est point de forçat de galere,  
 Qui malgré la rigueur de son joug malheureux,  
 Connoissant leur état, voulût être comme eux.  
 Et qu'attendre en effet du caprice bizarre,  
 D'un maître prompt, brutal, ou d'une femme avare;  
 Qui pour gagner sur tout retranche avidement,  
 Sur votre nourriture & votre vêtement,  
 Qui vous parant toujours de dépouilles antiques,  
 Laisse en repos le neuf pourir dans les boutiques,  
 Et pour vous habiller fait souvent avec art,  
 Rentrayer les morceaux d'un tapis de billard.  
 Si le hazard vous place avec une bigote,  
 Couvrant ses actions d'un prétexte pieux,  
 Trompe ceux du dehors & leur charme les yeux,  
 Tandis qu'en sa maison faisant le diable à quatre,  
 Elle se laisse aller jusqu'à fraper & battre.  
 Vous donc, qui sans secours, sans bien & sans apui,  
 Cherchez à vous placer au service d'autrui,  
 Tâchez de rencontrer un maître débonnaire,  
 Qui plaignant son valet entre dans sa misere,

Qui ne présume point de l'éclat de son rang ;  
 Qui se fasse petit sans cesser d'être grand.  
 Je ne demande point, & cela n'est pas juste,  
 Qu'un maître à son valet s'acomode & s'ajuste,  
 Le trop & le trop peu nuisent également :  
 Traitez donc un valet avec ménagement,  
 Louez-le quand il faut, reprenez-le de même,  
 C'est véritablement le moyen qu'il vous aime.  
 Mais pour vous qui servez, ressouvenez-vous bien ;  
 Que pour gagner un maître, il faut n'omettre rien.  
 Secret, discretion, propreté, vigilance,  
 Grande assiduité petits soins, complaisance :  
 Attachez vous sur tout à servir de bon cœur,  
 Etudiez d'un maître & l'esprit & l'humeur ;  
 Et n'oubliez jamais qu'il faut pour lui complaire ;  
 Quelque raison qu'on ait avoir tort & se taire.  
 Ceux de vous qui pourront ainsi se ménager,  
 Rendront leur sort plus doux & leur joug plus léger ;  
 Car qui n'est pas heureux, c'est qu'il ne sçait pas l'être ;  
 Puis que le bon valet fait toujours le bon maître.

FIN.



## TABLE.

<i>La misere des Clercs des Procureurs.</i>	12 ff.
<i>La peine &amp; misere des Garçons Chirurgiens autrement appelez fraters.</i>	12 ff.
<i>La misere des Garçons boulangers de la Ville &amp; Fauxbourgs de Paris.</i>	4 ff.
<i>L'état de servitude ou la misere des Domestiques.</i>	8 ff.

